



## Prélude n. 2

### L'amour du prochain

Marie-Thérèse Gournel

Parler de l'amour et de la haine permet de revenir sur ce précepte chrétien de l'amour du prochain. Cette loi qui ordonne : « tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

« Je dois t'avouer une chose, commença Ivan, je n'ai jamais pu comprendre comment on peut aimer son prochain. »<sup>[1]</sup> Avant Freud, Dostoïevski, évoque dans son roman, Les frères Karamazov, la question de l'amour du prochain. Je rappelle d'ailleurs que Freud va introduire ce roman par un essai intitulé : « Dostoïevski et le parricide ». Ainsi, un an avant l'écriture de Malaise dans la civilisation, Freud se penche sur la haine du père dans l'œuvre de Dostoïevski. Ce n'est pas sans lien avec la question qu'il traite dans Malaise dans la civilisation, où il s'interroge sur ce « dénominateur commun »<sup>[2]</sup> qui peut « unir entre eux les membres de la société par un lien libidinal »<sup>[3]</sup> au moyen de cette forte identification en l'amour de Dieu. C'est alors, que ce précepte paraît à Freud, comme une tâche insurmontable pour l'homme mené par ses pulsions d'agressivité, cela lui semble être une des exigences idéales de la société civilisée, un commandement intenable. Freud est littéralement horrifié devant l'amour du prochain, nous dit Lacan, il met en avant que « le prochain est un être méchant »<sup>[4]</sup>. Pourquoi ? Parce que ce qui m'est le plus prochain, le plus proche, c'est cette part en moi, qui est au de-là du semblable, de l'autre imaginaire. Lacan nous dit que tout est dans le sens du « comme toi-même » qui achève la formule.<sup>[5]</sup>

Dans l'Éthique de la psychanalyse, Lacan va nous aider à aller plus loin dans la compréhension de ce qu'implique de revenir sur ce précepte. Il va

nous éloigner de l'amour comme un bien précieux que je n'ai pas le droit de gaspiller, invoqué par Freud, pour aborder la question de la jouissance. Il va questionner le lien de ce précepte au désir et à la loi, sous-entendu à la loi du Père, donc à la loi de Dieu, et ce qui en découle par les commandements chrétiens. Car si Mitry dans les Frères Karamazov peut énoncer « s'il n'y a pas de Dieu tout est permis. ». Lacan reprend la position Freudienne et énonce « Si Dieu est mort, rien n'est permis. » Dieu est mort, mais à la fois il est « vivant du vide laissé par sa mort. »<sup>[6]</sup> Freud s'arrête à ce qu'implique cette loi : le père est mort et il en garde l'idéal d'un amour qui pourra relier entre eux les fils. Lacan nous encourage à ne pas reculer à ce qu'implique d'interroger « qu'est ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose m'approcher ? »<sup>[7]</sup> Ainsi comment se faire assez voisin de sa propre méchanceté pour y rencontrer son prochain ? C'est-à-dire y rencontrer ce point de réel qui a peut-être affaire à la haine devant laquelle nous sommes prompts à reculer.

---

<sup>[1]</sup>DOSTOËVSKI F., *Les frères Karamazov, livre V, Chapitre IV.*

<sup>[2]</sup>LACAN J., *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 230

<sup>[3]</sup>FREUD S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, puf, 1983, p. 61

<sup>[4]</sup>LACAN J., *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 218

<sup>[5]</sup>LACAN J., *Discours aux catholiques*, Seuil, Paris, 2005, p. 45

<sup>[6]</sup>LACAN J., *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 202

<sup>[7]</sup>LACAN J., *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 219